NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

77 Nº 6 1955

# Faut-il abandonner la paroisse dans la ville moderne ?

Fr. HOUTART

p. 602 - 613

https://www.nrt.be/it/articoli/faut-il-abandonner-la-paroisse-dans-la-ville-moderne-2416

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

# Faut-il abandonner la paroisse dans la ville moderne ?

Un problème particulièrement discuté, tant dans les milieux pastoraux que dans les milieux de sociologues, est l'intégration de la religion dans la société urbaine. En effet, il devient de plus en plus difficile de comprendre nos villes et surtout les grandes villes. L'absence de compréhension crée chez les responsables — en particulier chez les responsables religieux — une sorte de démission de l'esprit. Celle-ci a pour conséquence un travail apostolique réalisé au jour le jour, sans très bien savoir où l'on va et bien souvent pour ne répondre qu'aux nécessités apparentes ou aux besoins administratifs.

Devant ce que l'on serait tenté d'appeler la « faillite des paroisses des grandes villes » une question fondamentale se pose : l'organisation paroissiale telle que nous la connaissons traditionnellement peut-elle encore suffire et répondre aux besoins de la vie urbaine moderne?

Certains considèrent que poser la question est déjà presque une hérésie. La paroisse est, pour eux, une institution quasi divine. Pour d'autres, au contraire, la paroisse n'existe déjà plus et sa survivance ne fait qu'empêcher une nouvelle adaptation au milieu sociologique.

Devant ces deux attitudes extrêmes, rappelons que la paroisse a commencé à exister dans la ville de Rome vers le IV$^{e}$ siècle. Elle s'est étendue ensuite, peu à peu, au cours des siècles; la réforme carolingienne du IX$^{e}$ siècle en généralisa l'existence dans les campagnes. Et il fallut attendre le XII$^{e}$ ou le XIII$^{e}$ siècle pour assister au fractionnement — d'ailleurs inégalement poussé — des villes en paroisses distinctes.

D'autre part, la conception de la paroisse a elle-même évolué. Les exigences concernant les actes sacramentels à accomplir dans l'église paroissiale se sont assouplies [1]. Les conditions sociologiques des 150 dernières années ont transformé la vie humaine et son organisation sociale d'une façon telle que la question doit être posée : Nos paroisses urbaines peuvent-elles encore vivre?

## 1) *L'urbanisation du monde moderne.*

Un des faits sociaux les plus frappants de l'histoire contemporaine est l'urbanisation. En effet, de plus en plus de personnes viennent

1. Philip M. Hannan, *The Development of the Form of the Modern Parish*, in Nuesse, C. J., Harte, C.ss.R. and Thomas, J., *The Sociology of the Parish*, Milwaukee, The Bruce Publishing Company, 1950, chap. I.

vivre dans les agglomérations urbaines, et cette augmentation dépasse en valeur relative l'augmentation démographique. D'après une étude de Clarence B. Odell, il y avait, en 1850, 94 villes de plus de 100.000 habitants dans le monde. En 1900, le nombre de ces villes était passé à 291 et, en 1950, il atteignait 760 [2].

Au milieu de ce siècle, environ 240 millions d'hommes, soit 11 % de la population mondiale, vivent dans des villes de plus de 100.000 habitants; environ 408 millions, soit 19 % de la population du globe, dans des villes de plus de 20.000 habitants.

Cette urbanisation qui a commencé en Europe dès le début du XIX[e] siècle, la plupart du temps en conséquence de la révolution industrielle, s'est développée ensuite aux Etats-Unis. Actuellement elle prend un essor énorme au Canada, en Amérique latine, en Asie et en Afrique.

Aux Etats-Unis, d'après le recensement de 1950, il y avait sur un total d'environ 150 millions d'habitants une population urbaine de 95.892.000 personnes et plus de 17 millions vivaient dans des villes de plus d'un million d'habitants.

En Argentine la population des centres urbains de plus de 100.000 habitants atteint près de 40 % de la population totale.

En Belgique la même tendance se manifeste. En 1880, il y avait 3,1 millions de personnes vivant dans les communes de moins de 5.000 habitants et ce chiffre est resté stationnaire jusqu'au dernier recensement, celui de 1947. Au contraire la population des communes de plus de 5.000 habitants est passée de 2,4 millions en 1880 à 5,3 millions en 1947, soit plus du double. C'est le cas des agglomérations de Bruxelles, Anvers, Liège et Gand qui totalisaient en 1880, 1 million d'habitants. En 1947, elles n'étaient plus loin de 2 millions, soit un quart des habitants du pays.

Au cours des dernières années les principaux bénéficiaires de cet accroissement furent les communes limitrophes des anciens centres urbains : entre 1880 et 1947 Berchem-lez-Anvers passe de 9.400 habitants à 45.400; Deurne, de 5.250 à 56.800; Auderghem, près de Bruxelles, de 2.400 à 18.600; Forest, faubourg de cette même ville, de 4.100 habitants à 47.300 [3].

A première vue, cette concentration de la population dans des centres urbains pourrait paraître avantageuse pour l'organisation ecclésiastique et, notamment, pour la vie paroissiale.

Les paroisses rurales d'Amérique latine, par exemple, posent des problèmes énormes, en raison des distances et de la dispersion de la population.

---

2. Clarence B. Odell, *The Distribution and Age of the World's larger Cities*, dans *Annals of the Association of American Geographers*, vol. 40, n° 2, juin 1952, p. 139-140.

3. Ces renseignements proviennent des différents recensements nationaux : U.S.A. : 1950, Argentine : 1947, Belgique : 1947.

**En fait, dans toutes les grandes villes, sans exception, l'accroisse**ment démographique a mis l'organisation paroissiale dans des difficultés très sérieuses. Dans les villes européennes, l'augmentation rapide de la population des villes n'a pas permis à l'Eglise de suivre adéquatement le mouvement par la construction de nouvelles églises et l'érection de nouvelles paroisses.

C'est ainsi qu'à Paris, nous retrouvons encore maintenant, malgré les efforts déployés il y a une trentaine d'années par le cardinal Verdier, un nombre moyen de 30.000 habitants par paroisse.

A Bruxelles, capitale d'un pays beaucoup plus privilégié quant au nombre de prêtres, un phénomène très semblable se retrouve. Les paroisses de la ville, particulièrement dans les quartiers populaires, ont pris des proportions démesurées, par suite de l'accroissement urbain dû à l'industrie et au développement démographique de la première moitié du XIX[e] siècle. Là aussi nous rencontrons des paroisses de 20 et même de 30.000 habitants. La moyenne actuelle est de 12.000 [4].

Aux Etats-Unis, la situation a été beaucoup meilleure, parce que les immigrants catholiques, arrivant dans un pays complètement étranger de culture, de langue et de religion, ont senti la nécessité absolue, pour survivre dans l'ordre économique et social, et également dans l'ordre religieux, de fonder des institutions particulières. C'est ce qui explique le grand nombre de paroisses nationales aux Etats-Unis. Dans la ville de Chicago, par exemple, il y a encore maintenant 144 paroisses territoriales et 140 paroisses nationales. La moyenne de catholiques par paroisse dans cette ville est de 6.000 [5].

En Amérique latine, dans la plupart des pays, la courbe d'évolution des villes est très semblable. Généralement, jusqu'en 1880, l'augmentation démographique reste faible. A partir de cette date, l'allure de la courbe se modifie complètement : la population des villes augmente en flèche. Les paroisses y subissent une hausse presque catastrophique du nombre de leurs habitants, car leur nombre est resté presque stationnaire pendant une très longue période. Il en fut ainsi à La Havane, à Mexico, à Bogota, à Santiago, à São Paulo et à Buenos Aires.

Les vingt-cinq dernières années ont vu s'accomplir un effort remarquable dans la plupart de ces villes, mais cet effort reste encore sans proportion avec ce qu'exigerait la situation réelle.

En 1910, le nombre moyen d'habitants par paroisse à Buenos Aires atteignait près de 60.000 habitants; actuellement il a été réduit aux environs de 30.000.

---

4. Cfr Fr. Houtart, *Les Paroisses de Bruxelles, 1803-1951,* Louvain, Institut de Recherches Economiques et Sociales, 1955.

5. Cfr le rapport polycopié de l'auteur sur : *The Parishes of Chicago 1843-1953,* qui paraîtra bientôt sous le titre : *Trend of the Catholics in Chicago,* publié par le *Katholiek Sociaal Kerkelijk Instituut* de La Haye.

A la Havane, il est toujours de plus de 60.000. A Mexico, il dépasse 35.000. En 1943, il y avait encore à Mexico 3 paroisses de plus de 75.000 habitants et, actuellement, à Buenos Aires, il y en a une qui dépasse 80.000 [6].

Quand on réfléchit à la signification sociologique de la paroisse, il faut conclure à l'impossibilité de réaliser une vie paroissiale avec autant d'habitants.

Les études sociologiques ont abouti à la constatation suivante : Une communauté locale ne peut pas dépasser un certain nombre de personnes. En effet, il n'est pas possible d'avoir des relations d'un certain type avec un nombre indéfini d'individus. Déjà Platon fixait la population de sa cité à 5.000 personnes, affirmant que c'était là la limite de la sympathie humaine. Il faut dire qu'il poussait cette sympathie un peu loin, puisque, d'après lui, au delà de ce chiffre de base il fallait faire disparaître tous ceux qui étaient en trop.

L'expérience quotidienne des prêtres de paroisses montre qu'au delà de 4 ou 5.000 personnes, il n'est pratiquement pas possible d'avoir des relations personnelles.

A Bruxelles, l'enquête réalisée dans les paroisses a montré que, de fait, à peu près dans toute la ville, il y avait un nombre moyen d'environ 6 à 700 pratiquants par prêtre, sans que le nombre effectif de baptisés influe sur cette proportion [7].

Il est donc bien certain que constituer une paroisse avec tout ce que cette réalité (appelée « cellule de base de l'Eglise ») comprend du point de vue sociologique, est absolument impossible dans des paroisses de 10, 20 ou 50.000 habitants.

Nos paroisses des grandes villes, ou bien se contentent d'être des centres administratifs, ou bien se limitent à agir sur un nombre très réduit de personnes qui forment le milieu sociologique paroissial. De cette façon, la grande majorité des citadins est laissée en dehors de l'organisation religieuse.

Pourtant, il ne s'agit pas là d'un défaut congénital de la paroisse comme telle. C'est en effet à cause du manque de paroisses que les gens des villes ne sont pas atteints.

La paroisse suppose une relation de personne à personne entre les prêtres et les fidèles. Il est inutile de rappeler ici la parole de Notre-Seigneur : « Je connais mes brebis qui, elles, me connaissent » qui devrait pouvoir se trouver sur les lèvres de chaque curé.

C'est seulement aussi par des contacts directs avec tous les problèmes de la vie des paroissiens, que les prêtres pourront comprendre, écouter, conseiller, confesser et, ainsi, répondre aux vrais besoins des âmes. Sans doute la forme de ces contacts est-elle différente dans le

6. Ces chiffres sont repris à une étude de l'auteur encore non publiée sur les paroisses des villes de l'Amérique latine.

7. *Les Paroisses de Bruxelles 1803-1951*, p. 60.

milieu urbain et ceux-ci doivent être organisés, mais ils ne peuvent pas disparaître [8].

Ainsi donc, l'urbanisation du monde a provoqué et provoque encore un divorce entre l'organisation paroissiale et l'augmentation démographique.

2) *Quelques caractéristiques de la société urbaine.*

Le fait que de plus en plus de personnes se concentrent dans les villes n'entraîne pas seulement une augmentation de la densité de l'habitat ou de la population. C'est la société, dans son ensemble, qui connaît un changement profond.

Toute l'organisation sociale de la vie humaine en est transformée. L'influence de la société sur l'homme, en particulier sur ses idées et sur son comportement même le plus intime, prend une allure complètement nouvelle.

Le bouleversement social produit par la révolution urbaine n'est donc pas seulement extérieur mais il est profondément intérieur à la vie humaine.

Lorsque l'homme vit dans le village ou dans le quartier de la petite ville, sa vie entière est fixée en un lieu géographique unique. C'est dans le village ou dans le quartier que l'homme a non seulement sa maison mais également son travail et ses loisirs.

La paroisse répondait parfaitement à cette unité géographique et se trouvait ainsi au centre même de la vie de quartier, et aussi de toutes les activités sociales.

Un curé de campagne dans les villages canadiens ou européens participe intégralement à la vie des habitants. Il connaît toutes les familles, sait parfaitement où le père travaille, où les enfants vont à l'école, quelles sont les influences sociologiques qui s'exercent sur le comportement des villageois. Ainsi la paroisse était — et est encore — dans cette forme d'organisation sociale, une solution presque complète.

Dans la grande ville, il en va autrement. Le sociologue américain Louis Wirth donnait la définition suivante : La grande ville, disait-il, est un endroit où la majorité des habitants passent la plus grande partie de leur temps à se faire transporter d'un lieu où ils n'aiment pas vivre à un autre endroit où ils préféreraient ne pas travailler.

Exprimée de façon humoristique, cette définition atteint le fondement même de ce qui fait l'organisation sociale urbaine. Dans la ville, en effet, le lieu d'habitat est séparé du lieu de travail, du lieu des loisirs, des organismes scolaires, hospitaliers, culturels. La structure urbaine moderne se caractérise par une spécialisation des fonctions à l'intérieur même de la ville.

8. Voir à ce sujet l'intéressant ouvrage du Père Joseph Fichter, *The Social Relations in the Urban Parish*, Chicago, Univ. of Chicago Press, 1954.

Tout l'aspect fonctionnel de la vie de l'homme est ainsi séparé de son aspect géographique. En effet, de nouveaux milieux de vie sont nés de l'industrialisation et de l'urbanisation; ce sont les milieux de travail, de loisirs, de transports, etc.

*Nous pouvons donc dire que la vie de l'homme se partage entre un* plan géographique, origine des relations inter-humaines basées sur la proximité comme dans le quartier ou le village et, d'autre part, un plan fonctionnel [9]. Celui-ci, en effet, est la cause d'une série de relations nouvelles basées cette fois, non sur la proximité géographique, mais sur l'identité de fonctions.

C'est ainsi que beaucoup d'ouvriers ont leurs amis parmi les autres ouvriers de l'usine, que les étudiants connaîtront plus d'autres étudiants que de gens de leur quartier.

La paroisse répond au plan géographique de la vie de l'homme. Elle se trouve dans le quartier, là où les hommes habitent. Comme telle, elle n'a aucune entrée dans les milieux fonctionnels. Or, ceux-ci ont une influence prépondérante sur le comportement religieux des paroisses. L'ouvrier qui passe 8 heures par jour dans son usine sera souvent plus influencé par ce milieu de travail que par les quelques heures qu'il passe dans son quartier ou dans sa paroisse. Ainsi tout le travail de la formation religieuse effectué par la paroisse peut être détruit par les milieux fonctionnels sans que la paroisse puisse y intervenir efficacement.

Il s'agit bien ici d'une impossibilité de la part de l'organisation paroissiale elle-même dans la christianisation des milieux de vie modernes. Même une multiplication du nombre de paroisses urbaines ne pourrait résoudre ce problème. Seule une action spécialisée, visant à former des laïques responsables dans leurs divers milieux de vie, peut arriver à y assurer une présence chrétienne. De toute évidence, la formation de ces laïques devra dépendre non seulement de la paroisse où ils vivent, mais aussi d'un mouvement spécialisé qui puisse répondre aux problèmes spécifiques, que ce soit du milieu ouvrier, du milieu universitaire ou des divers milieux fonctionnels.

*
* *

Une autre caractéristique de notre société urbaine est la socialisation de la vie. La société prend une importance de plus en plus grande dans la vie humaine et, par son organisation, influence plus profondément la pensée et les actes de la personne.

Il est facile de comprendre que l'organisation sociale doive être plus

9. Robert Ezra Park, *Human Communities,* Glencoe, Ill., The Free Press, 1952, p. 241; également Michel Quoist, *La ville et l'homme,* Paris, Les Ed. Ouvrières, 1952, p. 201 et suiv.

développée en ville que dans une société rurale. En effet, dans la campagne, lorsqu'il y a une densité de 4 ou 5 habitants au km², il n'est pas nécessaire qu'un agent de police réglemente la circulation. Au contraire, quand nous nous trouvons dans un milieu urbain avec une densité de population qui parfois dépasse les 50 ou 60.000 habitants au km², il est indispensable d'organiser la circulation, la construction et bien d'autres aspects encore de la vie. Un grand nombre d'institutions sont nées de ce fait sociologique, et d'autres ont pris une importance qu'elles n'avaient pas auparavant.

Nous connaissons tous l'influence de l'Etat dans l'organisation de la société moderne, celle des syndicats dans le monde ouvrier, celle des entreprises dans l'organisation économique, celle de la sécurité sociale dans la vie des familles.

Il est bien évident que cette socialisation n'est pas seulement l'expression d'idéologies plus ou moins marxistes. Elle peut conduire à des exagérations. Cependant elle est un fait auquel nous devons apporter une réponse.

En effet, il est nécessaire que les institutions et structures de la vie sociale soient organisées et dirigées d'une façon telle qu'elles permettent à l'homme de réaliser sa mission terrestre et divine. Autrement dit, il faut que des principes chrétiens soient à la base de l'Etat, des syndicats, des organisations économiques ou de sécurité sociale. Devant cette tâche la paroisse comme telle est impuissante. La seule solution est la formation de laïques qui puissent, munis d'une capacité technique suffisante et, en même temps, de principes chrétiens très profonds, réaliser cette christianisation des fonctions temporelles.

*
* *

Une troisième caractéristique de la structure urbaine est la sécularisation de la vie. Ce mot, pris dans un sens purement technique, désire simplement exprimer le fait qu'une série de fonctions, jadis exercées par l'Eglise, sont actuellement du ressort d'organismes profanes. C'est là une évolution normale car la complexité de la vie sociale actuelle et sa technicité ne permettent pas à l'Eglise d'y prendre des responsabilités directes. Il n'est pas possible, par exemple, que l'Eglise conserve le monopole de l'organisation de la charité, pas plus que l'arbitrage des conflits sociaux ou internationaux.

Là encore, pour ne pas provoquer une séparation totale entre les divers aspects de la vie de l'homme (l'aspect religieux, séparé de l'aspect économique, politique, social, intellectuel, culturel), il est nécessaire de former des laïques par des mouvements adaptés.

D'autre part, les églises de la ville sont englouties par les masses architecturales créées par les fonctions économiques. Il y a là comme

un symbole de notre société où ces dernières sont devenues le centre d'attraction qu'exerçait, au moyen âge, la cathédrale. Bien souvent nos églises paroissiales ne représentent plus un véritable centre d'attraction. La sécularisation se manifeste ainsi, d'une façon extérieure, dans son sens le plus mauvais.

* * *

En conclusion nous pouvons dire que la paroisse dans la structure urbaine moderne ne peut pas répondre à tous les aspects de la christianisation de la société.

Il y a des problèmes nouveaux, pour lesquels la paroisse n'avait pas été conçue. La réalité sociologique a changé et il faut par conséquent que l'apostolat s'adapte à cette nouvelle réalité sociologique. Ceci ne veut d'ailleurs pas dire que la paroisse ne réponde plus à un besoin sociologique mais simplement qu'elle ne répond pas à la réalité totale et que, par conséquent, autre chose que la paroisse doit aussi exister : les mouvements de formation apostolique spécialisés.

3) *La crise religieuse en milieu urbain.*

La désaffection des masses urbaines vis-à-vis de la religion, que l'on peut rencontrer, à part quelques exceptions, dans toutes les grandes villes du monde, n'est pas seulement le fait des catholiques mais également celui des protestants, des israélites, des musulmans ou des bouddhistes. Si nous nous en tenons aux seuls catholiques, nous voyons que le phénomène se vérifie de façon très frappante. A Paris, par exemple, l'assistance des fidèles à la messe ne dépasse pas 5 à 15 % des baptisés, selon les quartiers [10]. Le même chiffre se retrouve à Marseille [11] et à Saint-Etienne.

A Bruxelles et à Liège, elle est de 27 %, à Lima de 18 %, à New York de 30 %, à La Havane à peine de 5 % et à Buenos Aires elle est de 13 % environ [12].

En Allemagne occidentale, aucune des 22 grandes villes n'atteint le pourcentage moyen de la pratique dominicale du pays qui est de 60 % [13]. En Hollande, la population des villes d'Amsterdam et de La Haye se déclare à près de 50 % sans religion. La naissance de ce groupe aux Pays-Bas coïncide exactement avec le début de l'urbanisation [14]. A Vienne, la pratique dominicale se chiffre à 18 %.

10. Yvan Daniel, *Aspects de la Pratique Religieuse à Paris,* Paris, Les Ed. Ouvrières, 1952.

11. Lucien Gros, *La pratique religieuse dans le diocèse de Marseille,* Paris, Les Ed. Ouvrières, 1953.

12. Sauf pour Bruxelles et Liège, il s'agit d'enquêtes locales non publiées.

13. Dr. Franz Gröner, *L'office de Statistique ecclésiastique pour l'Allemagne Catholique,* dans *Lumen Vitae,* vol. VI, 1951, n° 1-2, p. 177.

14. Dr. G. H. L. Zeegers, *Sociologie religieuse dans le contexte d'une sociologie générale aux Pays-Bas,* dans *Lumen Vitae,* vol. VI, 1951, n° 1-2, p. 46.

Dans les faubourgs de grandes villes espagnoles, comme Madrid ou Barcelone, seulement 8 à 10 % des hommes accomplissent le devoir pascal [15].

Même dans des chrétientés nouvelles, telles que Jadotville au cœur de l'Afrique, où des masses de populations de tribus diverses sont rassemblées pour le travail industriel, la pratique dominicale des catholiques descend jusqu'à 10 % pour les hommes, et 15 % pour les femmes [16].

Il est donc un fait universel que l'existence et la naissance des villes provoquent une crise religieuse dans la masse des habitants. Il s'agit là d'un phénomène social et pas seulement de problèmes individuels.

Devant ce fait une double explication peut être donnée : ou bien les conditions de la vie urbaine sont telles qu'elles ne permettent pas à la majorité de la population des préoccupations spirituelles, ou bien l'Eglise n'a pas pu s'adapter aux réalités de cette nouvelle forme de vie.

En fait les deux explications sont valables conjointement. D'une part, les structures urbaines telles que nous les connaissons et notamment les conditions de logement, de travail et de transport, ont réduit l'homme à une mécanique de production et de consommation. D'autre part, comme nous l'avons vu, l'organisation paroissiale urbaine elle-même a été désorganisée, au point que ce qui constitue l'essence même de la vie d'une paroisse, c'est-à-dire les relations personnelles et l'existence d'une communauté, a presque complètement disparu.

L'Eglise fut aussi absente des grands milieux de vie fonctionnels et aucune influence chrétienne ou très peu ne s'y est manifestée. C'est bien tard que les catholiques prirent conscience du problème ouvrier en Europe et plusieurs générations avaient déjà eu le temps de subir toutes les influences déchristianisantes de l'organisation capitaliste et du marxisme.

4) *Les tendances de l'urbanisme actuel.*

Les recherches effectuées en sociologie urbaine ou en urbanisme en divers endroits du monde mènent pratiquement toutes à la redécouverte de la communauté locale.

Il est frappant de constater que, dans les centres urbains, les fléaux sociaux se sont développés en même temps que la perte de cet échelon de communauté humaine. Le jour où les villes deviennent des agglomérations d'individus détachés de tous liens, soit avec le sol,

15. Fr. Peiro, *El problema religioso-social en España,* Madrid, 1936, p. 13-16. Cfr également le volume du Père R. Saeabaia, C.ss.R., *¿ España... ; es catolica?,* Madrid, 1939, pp. 11 et 34.

16. Enquête de la *Revue du Clergé Africain* concernant l'influence des milieux sur la vie religieuse, dans *Lumen Vitae,* vol. VI, 1951, n° 1-2, p. 368.

soit avec une communauté humaine à leur taille, ce jour-là la délinquance de toutes sortes, l'abandon moral, le déracinement, la perte de la pratique religieuse cessent d'être des phénomènes individuels pour envahir l'espace social.

Le principe urbanistique de l'unité de voisinage ou de quartier (*neighbourhood unit* ou *unidad vecinal*) n'est pas une réminiscence romantique ou quelque peu utopiste d'une civilisation rurale et moyenageuse.

Il s'agit, au contraire, de maîtriser la structure urbaine créée par le développement de nos techniques et d'en faire un instrument adapté à la nature de l'homme, c'est-à-dire lui permettant de réaliser pleinement sur terre sa vocation divine.

De la Russie soviétique à la France, du Brésil aux Etats-Unis, les plans directeurs de la plupart des villes s'attachent à restructurer le donné urbain.

Les applications sont diverses mais le principe est semblable : le quartier, l'unité de voisinage.

Varsovie et Budapest [17] se reconstruisent sur ce principe. Les plans du centre de Cologne [18] ont divisé la ville en un certain nombre de *Nachbarschaften* au nombre d'habitants limité et bornées par des voies de grande circulation mécanique à l'intérieur desquelles on prévoit un équipement social complet, comprenant une paroisse.

Bruxelles, Reims, Avignon, Manchester, Coventry, Bogota, Lima, Buenos Aires et bien d'autres villes encore ont basé leurs plans d'aménagement sur l'échelon de quartier que certains urbanistes français appellent aussi l'échelon paroissial [19].

Dans son plan de Londres, Abercrombie a, lui aussi, prévu la structuration de la métropole selon ce mode.

Le *Comprehensive Plan* de Chicago a divisé la ville en un certain nombre de *neighbourhood units* eux-mêmes rassemblés en *Community areas* et formant les divers échelons de l'agglomération.

Détroit, San Francisco, Saint-Louis, Los Angeles, Pittsburg ont trouvé bon de suivre le même principe [20].

Le plan directeur de Moscou est, lui aussi, basé sur une fédération de *Kvartal* (quartiers) [21].

La conception de l'unité de quartiers qui constitue la base de l'urbanisme actuel dans le monde entier, est celle d'une unité géographique. Il s'agit, en effet, de permettre à un nombre limité de per-

17. Dr. Moricz Miklos, *The Decline and Rise of Budapest*, Budapest, 1946.
18. *Das Neue Köln*, ein vorentwurf, herausgegeben von des Stadt Köln, Cologne, 1950.
19. Cfr Gaston Bardet, *Problèmes d'Urbanisme*. Paris, Ed. Dunod, 1948.
20. Toutes ces villes ont publié divers documents cartographiques à ce sujet, qui peuvent s'obtenir aux diverses commissions d'urbanisme.
21. Maurice F. Parkins, *City Planning in Soviet Russia*, Chicago, The University of Chicago Press, 1953.

sonnes (de 5 à 10.000 selon les systèmes), de vivre dans un quartier possédant tout l'équipement nécessaire à la vie sociale. Ce quartier sera délimité par les grandes structures de la ville, telles que chemin de fer, parc, cimetière, grandes voies de circulation. A l'intérieur, les commerces, l'école, les institutions de loisirs et de culture seront en nombre suffisant pour que les habitants ne soient pas forcés de quitter le quartier pour leurs activités quotidiennes. Pour autant que le permettent les conditions actuelles du travail, un équipement industriel est également prévu à l'échelle du quartier.

Finalement, du point de vue religieux, c'est la paroisse qui répondra aux besoins de cette unité locale.

Il est bien évident que la tâche de l'urbaniste est de créer des structures physiques et non pas la communauté elle-même. Certains ont objecté que cette organisation urbaine ne pouvait plus répondre aux conditions de la société moderne. En réalité, il ne s'agit pas du tout de rétrécir l'horizon au quartier. Il s'agit simplement de réorganiser la ville de façon à ce que les habitants trouvent dans leur quartier tout ce qu'ils désirent normalement y trouver, sans cependant être coupés des avantages que représente une grande ville sur les plans des relations inter-humaines et de la vie culturelle et intellectuelle.

La conception nouvelle de la ville correspond parfaitement au concept sociologique de la paroisse. Il s'agit donc d'une véritable redécouverte de la paroisse elle-même et du rôle qu'elle peut exercer dans la vie sociale. La paroisse, en effet, viendra s'intégrer dans cet échelon social avec toute l'influence qu'elle peut exercer dans la constitution d'une communauté plus réelle.

Déjà des réalisations ont eu lieu. En Angleterre les *New Towns* ou villes nouvelles, construites depuis la fin de la guerre, sont entièrement basées sur ce principe.

Dans plusieurs villes d'Europe ou d'Amérique, des unités semblables ont déjà été construites [22]. C'est ainsi qu'à Lima, un de ces quartiers se trouve entre la ville et le port de Callao.

Le témoignage de personnes qui vivent dans ces nouvelles structures et particulièrement de ceux qui y sont chargés de la vie communautaire, est unanime. A Lima, le curé de ce quartier, ayant eu une expérience très longue d'autres paroisses, témoigne de l'efficacité réelle et de l'influence de l'organisation de la structure physique de l'« *unidad vecinal* » pour la création d'un véritable esprit paroissial.

Ainsi, la paroisse n'est pas une solution dépassée. Au contraire elle est une solution d'avenir et nous devons en prendre conscience. Sans doute ne répond-elle pas à tous les problèmes du monde actuel et, comme nous l'avons dit, une action spécialisée dans d'autres

22. Cfr le rapport de l'auteur, polycopié par le Groupe Alpha chargé du plan d'aménagement régional de Bruxelles : *Une expérience anglaise : les Villes Nouvelles.*

secteurs est aussi indispensable. Mais, sur le plan géographique, la paroisse répond à un besoin humain. Elle a aussi un rôle essentiel à jouer dans l'animation des chrétiens engagés dans l'apostolat spécialisé, notamment dans le soutien et la création de sections locales des mouvements spécialisés.

5) *Conclusion : la nécessité de renouveler la vie paroissiale.*

Devant l'évolution des sciences urbaines et tout particulièrement de leur application à l'urbanisme, il est nécessaire de repenser la paroisse.

La paroisse, en effet, est essentiellement une institution d'ordre religieux, mais elle s'inscrit dans la réalité sociologique.

Nous devons, par conséquent, comprendre quelle est la signification de cette institution, tout d'abord dans son caractère propre et ensuite dans ses conséquences d'ordre social.

Dans le milieu urbain, tel que nous le connaissons actuellement, il n'est pas possible de continuer la vie paroissiale selon le mode rural. Plusieurs générations d'abandon religieux, de manque de formation et d'enseignement ont réduit les masses urbaines à un état religieux inférieur. On peut même dire que celles-ci se sont constituées et continuent à se constituer en marge de l'Eglise. Seule une reconnaissance sincère et objective de ce fait pourra amener une rénovation intérieure de la pastorale. Le plus grand danger dans nos paroisses des grandes villes serait de vivre comme si nous étions encore en chrétienté. Peut-être certains cadres et certains conformismes extérieurs peuvent-ils nous en donner l'illusion, mais la réalité sociologique est tout autre. L'apostolat paroissial des grandes villes est une conquête à réaliser jour après jour, avec des méthodes appropriées, et ne consiste pas seulement à desservir les personnes qui continuent à graviter autour de l'orbite paroissial [23].

En d'autres mots, il s'agit de constater une fois pour toutes que les méthodes d'apostolat dans les grandes villes doivent être, dans le sens le plus profond du mot, des méthodes missionnaires. C'est à cette condition seulement que la paroisse pourra continuer à jouer son rôle spirituel dans la structure urbaine moderne.

*Malines.* Fr. HOUTART.

23. Ces considérations ont été développées dans un cours donné à *Sheil School for Social Studies* à Chicago et publiées sous forme polycopiée sous le titre de *The Church and the City Life*.